

Je suis Alsoomse

Je suis Alsoomse. Dans ma culture crie, ceci veut dire l'indépendance. J'ai commencé ce journal pour raconter mon histoire, l'histoire d'une culture assimilée, d'un monde oublié. À l'âge de sept ans ils m'ont pris. J'ai été isolé de ma propre culture.

Je dépose mon journal lorsque ma mère, Nuna, vient s'asseoir près de moi. Ma mère n'a jamais supporté l'idée des pensionnats, mais nous, on n'avait pas le choix.

- Je t'ai préparé une soupe chaude puis du pain bannique pour dîner quand t'es prêtes. Elle me regarde d'un air triste.

- Tout le monde a hâte à te revoir Alsoomse, même si tu te sens différente, dans mon coeur, tu es toujours ma petite fille.

Ma mère se lève puis me fait un bisou sur le front, avant de partir en direction de la maison. Je ne me souviens pas comment j'ai passé ma dernière journée ici. Je ne croyais pas que c'était ma dernière journée. J'étais trop jeune pour comprendre ce qui se passait. J'avais seulement sept ans quand ils m'ont enlevé de ma famille, de ma culture, de ma vie. Ils sont venus sans avertissement.

Dix ans plus tôt...

Ma mère et moi, nous précipitions pour le dîner, car il pleuvait. Une fois rentrée, je m'étais aperçu qu'il y avait quelque chose qui se passait. Notre chef, Kitchi, se tenait devant tous les gens avec une femme vêtue entièrement de noir et de blanc. Une fois que tous les habitants de notre réserve étaient entrés, il demanda l'attention, puis commença.

- Bonjour tout le monde. Avant que nous dégustions un délicieux dîner, j'aimerais vous présenter une femme très spéciale, Soeur Marguerite.

Toutes les personnes présentes restaient attentives en attendant que Soeur Marguerite nous annonce la raison de sa présence ici en ce dimanche matin.

- Bonjour! Comme Kitchi l'a dit, je m'appelle Soeur Marguerite, religieuse de la Congrégation de Marie. Je viens vous annoncer que vos jeunes ont été admis dans une grande école.

Il y eut un moment de silence.

- À cette belle école, vous allez pouvoir participer non-seulement à un bon nombre de cours, mais aussi vivre dans un nouvel environnement. Vous pourrez encore parler à votre famille et pratiquer votre culture. Ces écoles vous permettront d'approfondir vos connaissances sur votre pays et diverses cultures qui y sont présentes.

Moins de deux heures plus tard, les 52 jeunes étaient embarqués dans de grands autobus, en chemin pour ce projet d'avenir, comme nous l'avait dit Soeur Marguerite dans l'autobus. Nous en avons entendu parler de ces écoles. Il y avait de bonnes et de mauvaises histoires à ce sujet. Ma mère ne croyait pas que c'était une solution abordable, car nous étions que deux à la maison. Mon père était décédé quand j'étais très jeune, puis je n'avais jamais eu de frères ni de

soeurs. C'était moi et ma mère contre l'humanité. Maintenant, ce n'est que moi. C'est ce qui explique le regard attristé que ma mère et moi avons échangé au moment où l'autobus partait. C'était le plus long voyage que je n'avais jamais fait. Soeur Laura, la conductrice de l'autobus, disait que ce serait trois heures de route. Je n'étais pas certaine si ma nervosité était pour le meilleur ou pour le pire. J'étais nerveuse parce que c'était nouveau, mais j'étais aussi nerveuse parce que nouveau ne veut pas nécessairement dire meilleur.

À destination, je suis descendue de l'autobus avec toutes mes affaires contenues dans un petit sac à dos vert. On est entré dans une grande salle dans laquelle une femme me demanda mon sac.

- Pour la sécurité des gens de l'école, nous devons prendre tous vos sacs.

C'était le début d'une chaîne d'étape vers l'assimilation d'une nouvelle culture et la perte de ma culture d'origine. L'étape suivante était de me faire couper les belles tresses que ma mère m'avait faites avant de partir. Une fois les cheveux coupés, les soeurs nous plaçaient en ligne pour nous envoyer au lit dans nos nouvelles chambres. Sur les lits, il y avait un ensemble de vêtements qui ferait partie dorénavant de notre tenue de nuit.

Chaque jour ressemblait au précédent. On se levait et on revêtait nos uniformes. On déjeunait puis entraînait pour le premier cours, suivait le deuxième, et ainsi de suite. Parfois nous n'avions aucun cours l'après-midi, à la place, on réalisait différents travaux dans l'école. Souvent j'étais de corvée au lavage des vêtements ou de la vaisselle. Les dimanches, on n'avait pas de cours réguliers. Le matin, on se levait et on se préparait pour la messe. Une fois la messe finie, on passait le reste de la journée à étudier la bible et à prier.

Les règles étaient mises en place pour notre "sécurité". Maintenant, à 17 ans, je comprend que ce n'était pas ça la raison mais que les restrictions imposées étaient d'avantages des manières de nous contenir et de nous faire oublier. On avait seulement le droit de parler le français puis de porter les habits imposés. Quitter l'école était interdit. Aucun signe irrespectueux envers les soeurs et l'église n'était toléré. Le silence pendant les cours, ne jamais rester debout après le couvre-feu, j'ai vécu avec ces règles pendant dix ans.

Le jour qu'on m'annonça que je pouvais retourner chez moi, j'étais trop contente. Ils me vêtirent d'une belle robe rose puis me donnèrent un petit sac à dos bleu. Dans le sac, il y avait une collation, une photo des gens de l'école, une bible et un travail de français que j'avais réalisé.

Je suis arrivé chez moi très rapidement et je ne reconnaissais plus les alentours. Je ne me sentais pas à la maison. On aurait dit que tout avait changé. Et puis là, j'ai vu ma mère. Quand je la vis, les larmes tombèrent de mes yeux et ne purent s'arrêter. Elle me regarda d'un air interrogateur. Elle ne me reconnaissait pas. J'étais devenue une étrangère dans ma propre culture.

- Maman....

Criais-je en m'approchant d'elle tout en pleurant.

- C'est moi, Alsoomse.

Elle plaça sa main sur ma face, puis me regarda dans les yeux.

- Oh ma fille.

Me dit-elle en me prenant dans ses bras.

Pour la première fois depuis que j'étais partie, je me sentais à la maison.

Texte réalisé par Mireille Belzile.